

Écrire, marcher vers quelqu'un

Paul Bélanger

Volume 33, numéro 6 (198), décembre 1991

Le travail de la création

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32029ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, P. (1991). Écrire, marcher vers quelqu'un. *Liberté*, 33(6), 52–54.

PAUL BÉLANGER

ÉCRIRE, MARCHER VERS QUELQU'UN

L'écriture est une épreuve d'endurance, une course de fond; elle signifie persister, malgré les obstacles, dans la minceur du chemin que toute écriture ouvre, en route vers le monde et vers un autre possible. Créer est certainement ce qui me lie au monde par l'établissement des conditions de ma solitude, moment où le même s'oublie pour trouver l'absent.

L'acte d'écrire, s'il est une façon d'être, est également un processus qui passe par un stade négatif avant d'acquiescer une valeur dans la forme. L'acte en soi est sans détermination, ignorant de l'achèvement, il se pose comme un écran de miroirs au «projet» qui veut, sans y parvenir, rassembler les fragments. Écrire ne vise pas à répondre à un désir uniquement formel, ni même à répondre tout court. C'est la détermination intérieure qui incite un créateur à écrire, pour établir, hors de lui-même, une réalité qui le fonde et une densité qui lui permet «d'exister davantage».

Ce futur du sens, l'écriture ne le connaît pas. Toutefois, je ne puis ignorer que cet être qui prend forme peu à peu, hors de moi, pose de plus en plus fermement — et parfois même violemment — les conditions du dialogue. Je n'oublie pas ce mot terrible de Blanchot, dans *L'écriture du désastre*: «Au-delà d'une certaine limite, l'exercice d'un art, quel qu'il soit, devient une insulte au malheur.» Il ne s'agit pas là d'une censure. C'est justement dans la mesure où l'écriture s'oppose au poème que créer devient possible. Ou bien

l'écriture est-elle une maladie, dont je cherche tant bien que mal à guérir? On pourrait alors considérer le poème comme un repentir de l'écriture. Cependant, même s'ils s'ignorent en leurs fins, l'écriture et le poème se nourrissent et s'altèrent l'un et l'autre dans le processus.

L'écriture se donne comme une densité que le poème absorbe pour lui-même, il se nourrit de cette énergie. Mais de même que je ne coïncide pas avec l'écriture ni avec aucun de ses moments, je ne me coïncide pas non plus dans l'existence. Toujours hors de l'Un, dans la fragmentation du moi, du vivant. Je ne coïncide pas davantage avec le poème: Bakhtine dirait que c'est justement dans ce rythme, dans cette tension, que le poème se joue. Or l'acte créateur n'est pas du domaine rythmique, non plus que le moyen d'accéder à soi-même, car «soi-même n'est pas dans le rythme». (Bakhtine ajoute même: «Le rythme insuffle à ma vie un sentiment de honte.»)

«Tu gis vers le dehors», écrit le poète Paul Celan dans *Enclos du temps*. Toute l'intériorité du poète est tendue, tournée en effet vers l'exotopie du poème. C'est dans cette mesure, dirais-je, que le souffle demeure la dimension la plus humaine du poème. Pas la seule, bien entendu.

Le rythme n'est donc pas d'abord un principe d'alternance, mais bel et bien le travail d'un corps, ou plus précisément d'une voix. Chaque lecture renouvelle cette voix qui, sans finalité esthétique, est la figure même de l'inachèvement. On pourrait ainsi dire: «des voix, la même». Bakhtine ne considère pas le rythme uniquement comme le lieu de la forme, il en fait une valeur qu'il intègre à sa poétique de l'homme, en tant que celui-ci est inscrit dans l'histoire, et compris dans l'histoire de l'autre. L'Un ne trouverait sa définition que dans et par l'autre. Avec le rythme, la négativité intérieure devient, en route vers l'expressivité de sa chose, une valeur positive, complètement tournée vers l'autre.

À l'instar de Blanchot toutefois, on pourrait se deman-

der qui, du poète ou du poème, observe l'autre, qui est le négatif de qui? Liés par le tunnel temporel, l'un et l'autre évoluent sur des plans différents. Parfois je pense que la poésie n'a rien à voir avec la vie, qu'elle évolue en parallèle. Cela est bien entendu illusoire. Entre poète et poème, aucune transparence, aucune opacité, à peine la trace d'un remords, mais lequel? Celui du poète qui poursuit l'objet, ou bien celui du poème qui contemple le sujet fuyant? Tous les deux peut-être, en leurs labyrinthes respectifs. Je ne peux faire autrement que penser à un combat. Le rythme est l'un des traits du vivant et du dialogique; c'est sa détermination intérieure vers le futur qui pousse l'écrivain hors de lui. Et, comme «le processus de mise en forme en est un de remémoration» (Bakhtine), je voyage toujours dans les deux sens. Me voilà au centre de mon objet: le temps.

Des traces du temps, j'en trouve dans de nombreux poèmes et chez de nombreux poètes, mais sans doute n'est-ce là que l'indice de leur disparition. N'importe quelle théorie me semble insuffisante à rendre compte de la poésie; la seule science qui puisse répondre est celle du poème lui-même, appelons-la science de l'intuition, comme le disait Michel Beaulieu. Encore là, quelque chose échappe au poème, et c'est sans doute l'une des raisons qui poussent le poète à le recommencer sans arrêt; dans son délire producteur, il produit le meilleur comme le pire.

Est-il curieux de constater que l'écriture participe à la fois de la vie et d'un refus, c'est-à-dire du sentiment d'une incomplétude du monde? Présence au monde et retraite, créer est un lieu libre et contradictoire où s'organise ma différence et ma reconnaissance en l'autre d'un certain destin. C'est pourquoi créer n'est ni optimiste ni pessimiste, mais s'exerce toujours dans une réserve exubérante: geste sans cesse repris vers une absence de temps.